

Alain Borer

# « *Speak white !* »

*Pourquoi renoncer au bonheur de parler français ?*

*Nous avons renoncé au bonheur d'être Français.*

Jean d'Ormesson<sup>1</sup>

À Paul de Sinety, Xavier North, Bernard Cerquiglini  
ensemble à Moscou pour la langue française  
et prospectivement

Les notes, références et commentaires, sont disponibles sur le site <http://www.alainborer.fr/>

I. « La-langue-évolue » est un des pires poncifs de l'histoire de la bêtise. La langue évolue, le cancer aussi. Ce qui est vrai, c'est que la langue est un organisme vivant, donc elle meurt. « Une langue ne se fixe pas », affirmait Victor Hugo dans la préface de *Cromwell* en 1827 ; c'est même pour cela qu'elle peut disparaître. « Vingt cinq langues meurent chaque année, faute d'avoir été parlées » [É. Orsenna<sup>2</sup>] : la langue française s'est retirée plusieurs fois déjà, de l'Asie du sud-est, des États-Unis avec le *paw paw French* du Missouri, elle fut étouffée chez les Cajuns de Louisiane, chez les Amérindiens Houmas ; jadis tuée et aujourd'hui *tue* en Acadie, elle est menacée ou en recul dans toutes les régions du monde. En France la langue n'évolue plus, elle *involve* — s'achève en *chiac* : qu'est-ce à dire ?

La langue française a l'âge de Notre-Dame et se trouve dans le même état ; mais elle ne sera pas refondée dans cinq ans. Que devient une langue coupée de ses racines depuis qu'un ministre militant<sup>3</sup> a obturé la fontaine latine, la privant de sa capacité d'inventer selon ses principes et la livrant à l'anglophonie ? Que signifie et quel est l'avenir de « la langue la plus littéraire du monde » devant les fautes effarantes qui prolifèrent dans les médias comme sur les réseaux sociaux, où une phrase correcte devient l'exception, et jusqu'à l'université, y compris chez des professeurs ? Qu'en est-il de cette mauvaise querelle belge à propos de l'accord du participe ? De la question des mots « étrangers » ? De la féminisation ? Mais encore de notre langue en Europe après le *brexit*, de la Francophonie, de l'avenir même de la langue française ?

Les langues pourrissent par l'esprit, plus que par la lettre, et l'esprit même de la langue française tient dans un aspect essentiel de sa morphologie, sa relation unique à l'écrit, le *vidimus\**, qui est en péril. Or la morphologie porte des *représentations collectives* qui nous dépassent, nous pensent et par lesquelles nous pensons, autant que les enjeux de toutes sortes, économiques, civilisationnels, qui s'y attachent : « pas la même langue » signifie : pas le même Réel, pas le même rayonnement, pas le même avenir. La langue française part à vau-l'eau, en même temps qu'on néglige la Francophonie dans la mesure inverse où l'on se soumet à la domination américaine :

chaque jour, des milliers de voyageurs étrangers qui atterrissent à Paris s'étonnent de se voir invités à « *bruncher on top* de la tour Montparnasse pour soirées *chill, DJ sets ou blindtests* »... La France, c'est Eurodisney à tous les étages ?! Halloween toute l'année ?! « Mais dans quel pays suis-je donc ici ? » demandait ingénument aux commerçants du boulevard Saint-Michel Gaston Miron, le grand poète québécois, jouant au Huron ;

Michel Serres observait qu'il y plus de mots anglo-américains aujourd'hui dans nos rues que de mots allemands pendant l'Occupation nazie<sup>4</sup> ; à trois différences près, toutefois : d'abord nos voisins Anglais et Américains sont nos amis, aux antipodes des nazis dont ils contribuèrent décisivement à nous libérer<sup>5</sup> ; ensuite, pendant l'Occupation, seuls les envahisseurs parlaient sinon hurlaient leur langue, que bien peu de Français comprenaient et que *personne ne substituait à sa langue* française, d'ailleurs plutôt chuchotée ; enfin l'envahissement, s'il crève les yeux dans toutes les rues de France et de Navarre, se propage désormais à tous les domaines et à tous les esprits ;

la remarque de Michel Serres met en cause implicitement une étonnante passivité de la société française, et suggère, derrière ces palissades, le spectre de la *collaboration*, l'atmosphère d'une nouvelle *étrange défaite* — la *mentalité collabo* étant une

constante affligeante de l'histoire de France, 1940, 1871, 1420 : et comme en 1420 nous nous trouvons à présent dans la situation des *Armagnacs*, mais cette fois les *Bourguignons* sont en passe de gagner la guerre de mille ans — à coup sûr avec quatre ou cinq monarques bourguignons qui se succèdent à l'Élysée, en ces temps de grande vassalité politique. C'est dire à quel degré de soumission sont tombés les Français, peuple en éclipse partielle, et l'on n'a encore rien vu ! Ils feraient aboyer leurs chiens en américain s'ils le pouvaient.

Je ne suis pas le fakir birman (comme dit Lino Ventura dans *Razzia sur la schnouf*, 1955), mais je ne trouve pas, pour ma part, qu'on perde le papier et l'encre à montrer aujourd'hui à quelle postérité postiche succèdent les prestigieux états de service de la langue française ; à démontrer que ce « chef-d'œuvre de l'histoire de l'humanité » (c'est mieux si cette affirmation vient d'un grand poète chinois, François Cheng<sup>6</sup>) vacille pour s'écrouler en l'espace de quatre générations, les deux premières étant largement à l'œuvre — par oralisation, changement d'oreille, compénétration et imitation de ce qu'il faut appeler, on dira pourquoi, la langue-du-maître, l'*anglobal\**, lexique et grammaire, représentations et comportements ;

et par la transformation la plus radicale, celle par laquelle périlite l'orthographe intelligente — entendons-nous sur cette question (le *vidimus*), qui concerne le cœur de réacteur. La langue française n'est pas exactement menacée de disparition, comme le gaulois dont subsistent quarante mots, pas tout-à-fait de cette *mort du français* annoncée par Claude Duneton dès 1999<sup>7</sup>, mais elle est exposée au risque de s'effondrer en français *pourri*, en une sorte de dialecte de l'empire anglo-américain (il y a huit raisons pour lesquelles il est plus difficile d'apprendre l'anglais à partir du français<sup>8</sup>) — ce qui est peut-être pire qu'une langue morte, qu'elle est déjà en plusieurs domaines, armée, arts, commerce, diplomatie, finance, olympisme, sciences, spatial, etc. D'ailleurs ce dialecte s'entend parmi nous : « *VTT slopestyle : rookie de l'année et wild-card pour le Crankworx de Rotorua*<sup>9</sup>. »

Ce qui signifie perte d'attraction et d'influence, dévitalisation francophone, et ce qui entraîne autre chose encore, plus insidieuse : un infléchissement collectif des visions du monde, des relations humaines et des pratiques sociales, dont aucun politique, semble-t-il, n'a la première idée.

Aussi y a-t-il une *actualité de langue* ; c'est une actualité surprenante d'être tout autant intime et universelle, lente et profonde, transhistorique et immédiate, à la fois intemporelle comme le ciel d'été dans un tableau de Poussin et soudaine comme un coup de tonnerre à l'Opéra : cela pourrait être magnifique !

Mais la langue française est un grand oiseau mazouté. Dès 1967 le président Pompidou s'alarmait : « la syntaxe se relâche, trop de termes anglo-saxons : le phénomène, qui gagne toutes les classes, *pourrait conduire à la désagrégation du langage courant* » ; et le président Mitterrand affirma peu avant son décès que « l'on nous livre une guerre à mort », le point commun de ces dirigeants étant leur passivité devant ce qu'ils déploraient ; c'est d'une langue menacée dont traitait déjà Gabriel de Broglie en 1986, d'une langue « en état de siège » dont avait souci Jean Dutourd, en 1998 : « la langue française est en danger comme elle ne l'a jamais été<sup>10</sup> » ; mais il ne se trouve pas un linguiste en capacité d'éclairer l'opinion sur « les prodromes évidents du délabrement de notre langue » (dont s'inquiète à présent Jacques Réda<sup>11</sup>) :

les linguistes sont sous le capot, donc ils ne voient rien venir. La linguistique ne pense pas, c'est le prix élevé de sa prétention scientifique. Et c'est pourquoi le linguiste

« n'est pas le garant d'une culture » [Cl. Hagège<sup>12</sup>] ; mais alors qu'il s'abstienne de combattre ceux qui s'en préoccupent<sup>13</sup> ! Au lieu de quoi il exècre les « déclinistes », blâme les écrivains — qui ont le panorama et les intuitions. Sourde et aveugle à une langue en souffrance, à la langue de sous-France, il ne perçoit rien de « la décomposition générale en cours » [Ph. Sollers<sup>14</sup>], du *malaise dans la civilisation* dont la langue est à coup sûr le symptôme le plus patent. Sans doute le discours sur « la fin de la langue », qui lui échappe et l'horripile (*chasse gardée* !), est-il récurrent, très ancien même, sinon consubstantiel à l'amour de la langue ;

or ce n'est pas « la langue » qui est en cause, mais *notre langue française* (ce qui reste à préciser) ; et la « créativité » non plus ne cessera pas (du moins peut-on l'espérer !) : simplement la créativité n'irrigue plus la langue française, et il faut savoir ce que cela signifie au juste. Bref, le linguiste décrit le moteur, mais se fiche de la marque. « N'attendez donc pas de lui des discours qui bannissent les emprunts à l'anglais, ni qu'il prenne part au combat pour la promotion du français », déclare Hagège<sup>15</sup>. Pour ce qui est de la linguistique, j'ai mes papiers en règle ; mais ce qui me distingue de ces techniciens de surface, c'est qu'ils feront toujours de la linguistique quand la langue française aura disparu.

On ne peut rien *entendre* de la langue sans recourir aux autres disciplines dont le langage est tout autant le registre. Par exemple l'esthétique est une donnée importante et particulière à toute langue et, quant à ce que Remy de Gourmont appela *l'esthétique de la langue française*, elle est une donnée essentielle. Mais l'esthétique n'est pas « scientifique » pour le linguiste ; il s'extasie devant « *bendek, brlass, Rnouch* » : ah, ce *Lexik des cités* [A. Rey<sup>16</sup>], quelle créativité ! Mais *que se passe-t-il* en langue française quand on dit ça ? Pas un linguiste pour le décrire. Le linguiste est un horloger qui ne sait pas dire l'heure.

Il en va de même pour toutes les autres disciplines, anthropologie, philosophie, sociologie, etc..., toutes autant indispensables, et qui *ne sont pas non plus extérieures* à la langue : la linguistique les ignore, quand toutes les autres la comprennent. Prenez la psychanalyse, qui conçoit avec Lacan que « l'inconscient est structuré comme un langage » ; quelle que soit la validité de cette affirmation d'apparence abstruse, la psychanalyse utilise la linguistique, et de même l'ethnologie de Lévi-Strauss pour traiter les structures de la parenté, mais jamais l'inverse. Mieux encore, il importe d'admettre, nous le verrons, le concept essentiel d'*idéalisations*, qui relève *simultanément* de tous ces domaines.

Pour l'essentiel, on ne peut traiter en profondeur des questions actuelles qu'en explorant et reliant les trois arches pensées par Lacan, le Symbolique (toute médiation, pas seulement la langue), l'Imaginaire (l'image de soi au sens de la psychanalyse) et le Réel (conçu comme ce qui est sans médiation, im-médiat), domaine du politique ; mais il ne se trouve personne pour problématiser les liens et les va-et-vient entre ces trois instances, cette relation que la psychanalyse appelle joliment un *nouage*.

« Il serait temps qu'on se décide à distinguer les vrais périls que court la langue », s'impatientait Jacques Laurent<sup>17</sup> : en première ligne parmi ceux qui souffrent de l'effondrement et de l'enlaidissement de la langue française s'assemblent les écrivains, lecteurs, citoyens, *nous* qui sommes « des *sentimentaux* vivant leur plus grave crise amoureuse : celle de l'amour de la langue » [R. Millet<sup>18</sup>] ; et si l'on trouve toujours plus de moines que de raisons, comme disait Blaise Pascal dans une lettre à un Provincial ; s'il n'y a que des mauvais coups à recevoir en défendant notre langue (les

collabos ne s'en prennent qu'aux résistants) ; s'il faut mettre les charriots en rond (deux r désormais) devant linguistes, journalistes, politiques, financiers, rappeurs et technocrates tous curieusement unis, au moins sommes-nous confortés par ce *manifeste des cent vingt* écrivains qui ont protesté en mars 2019 contre « la littérature *Young adult* » au Salon du livre de Paris<sup>19</sup>, quand fut dépassée toute mesure, où retrouver les plus respectés, les plus en pointe et pas un seul soupçonné de passéisme... ;

et tous assurément partagent l'objectif de ce modeste opuscule, tract pour l'urgence, et pour l'intemporel petit traité au sens ancien de *tractatus*, dont les considérations ne les engagent, certes, en rien, d'autant que tout cela devrait aller de soi depuis 1549 : défendons notre langue française et illustrons-là, selon une position « politique » ici tenue, ici *ténue*, modérée et nuancée, celle de Jean Paulhan en 1942 (dans *La paille et le grain*), « démocrate en littérature comme en politique »<sup>20</sup> ou celle non moins humaniste de Francis Ponge en 1949 (avec *Pour un Malherbe*), associée aujourd'hui à de nouveaux enjeux distincts *ou non* de celui des langues en péril — l'avenir du projet européen, l'avenir de la planète, l'avenir de la civilisation française :

nous n'avons qu'un souci, *l'avenir* de la langue française. C'est pourquoi il n'y a qu'un seul clivage, résistants contre collabos. Il ne s'agit pas d'une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, pour la bonne raison qu'il n'y a strictement aucune « avant-garde » du côté des commerçants, des financiers, des politiques ni des journalistes notamment de télévision, ces grands fauteurs de langue, fer de lance de la colonisation en anglobal : il n'y a devant nous que notre disparition. La dispute de langue participe pleinement d'une étonnante inversion générale de paradigme au début du millénaire :

tous les discours présupposaient naguère encore une idée de *progrès*, à gauche le socialisme des « lendemains qui chantent », à droite le libéralisme d'un « *tomorrow will be better* ». ... ; or il en va désormais de la langue comme du climat ou de la malbouffe (d'un mot aussi laid que ce qu'il désigne) : ce n'est plus une opinion de constater que les neiges fondent, que les eaux montent, que les oiseaux manquent à l'appel, que les abeilles et les poissons disparaissent, ni que l'alimentation industrielle et ses pesticides nous polluent, depuis la *vache folle* ou la *tremblante du mouton* ;

c'est un fait et non plus une opinion d'observer que *c'était mieux avant* sur ces trois registres, en effet, et il n'y a personne qui ait vu le *Joli mai* de Chris Marker en 2013 sans en sortir absolument ébloui par la beauté de la langue française parlée cinquante ans auparavant par tout le monde, gauchiste ou CRS, couple d'amoureux, travailleur émigré, concierge, patron de bistrot ... Ce sont les réalités qui sont nouvelles : il n'y a devant elles qu'un impératif catégorique, identique à celui de manger *bio* et de respecter la planète bleue, celui de s'exprimer en « *langage maternel français et non autrement* », comme le préconisa François I<sup>o</sup> en 1539, et celui de Du Bellay, qui appelle, dix ans après l'édit de Villers-Cotterêts, non pas de *revenir* à quelque état antérieur, mais d'*inventer en français*. Ce que tout cela veut dire ?

II. Aucune langue n'est supérieure à une autre, seulement toutes *différent* par un *projet* singulier (il faut dire *en quoi*, au juste) et, en cela, philosophiquement se complètent ; « on ne connaît pas de langues pauvres. Elles fourmillent de subtilités qu'on n'attendait pas » (*H. Michaux, Poteaux d'angles*). Chacune rétablit plus ou moins ce qui manque à l'autre par des artifices qui manquent à l'autre. C'est pourquoi il faudrait les étudier toutes pour philosopher, et c'est cette même raison pour laquelle il serait

ridicule de traiter de la *Précellence du langage français*, comme Henri Estienne en 1579, et ainsi que Sir Michael Edwards, intime du grand Shakespeare, sujet de sa gracieuse majesté britannique et membre de l'Académie française, m'a fait l'honneur (ou la honte) de m'en accuser<sup>21</sup> ; il ne s'agit que de la *singularité* de notre langue, de *sa singularité à elle* qui la constitue en langue française, à l'exclusion de nulle autre, chacune ayant son « génie » et n'existant qu'à cette condition :

la langue sait sur nous des choses que nous ignorons. Il est d'autant plus difficile de nous accorder à la décrire sans re-penser la question — et nous ne nous exposons ici qu'au souhait d'être jugé sur un trousseau de cinq concepts, sans lesquels il est impossible de décrire les périls en cours : le *vidimus*, l'*idéalisation*, l'*autruisme*, les *fredaines* et les *métaplasmes* ; et des cinq formes de « l'anglais » qui contaminent le français contemporain.

### *Le vidimus*

Qu'est-ce qui singularise la langue française ? *La langue française est la seule langue au monde qui ne prononce pas tout ce qu'elle écrit*. Bien sûr, on ne prononce pas en anglais par exemple le *k* de *known* : mais il ne s'agit que d'un « engramme », c'est-à-dire d'une marque étymologique, commune à la plupart des langues modernes : le *k* de *known* est vestige du *c* de *connoître*, comme en français le *g* de *doigt* rappelle le latin *digitus* ; c'est là l'œuvre des scribes, les choix conservateurs d'un Robert Estienne, qui ont chargé les mots de leur mémoire, ostensiblement parfois ; puis cette graphie savante fut validée et promulguée par le premier dictionnaire de l'Académie en 1694.

Mais ce qui singularise la langue française depuis plus d'un millénaire (depuis les *Chansons de Gestes* d'avant l'an mil et les trois siècles épiques de ce printemps de la littérature), c'est tout autre chose, qui ne concerne pas la mémoire mais l'intelligence, l'accord appelé « marotique » au XV<sup>e</sup> : *ce qui s'écrit et qui ne se prononce pas a valeur sémantique* :

je dis « ils entrent » et fais entendre (*fai-Z-entendre*) oralement la déclinaison, le *s* de la troisième personne du pluriel (*ilZ*), et je ne prononce pas « ent », qui *confirme* aussi *par écrit* l'accord du pluriel. Considérons ce point : la langue française distingue trente-trois sons ; pour les coder graphiquement, soixante-dix graphies ont été élaborées ; par exemple six sons s'écrivent différemment (*savon, cirage, garçon, coussin, partiel, six*) ; tout cela est arbitraire et procède encore de l'étymologie. Or il en va différemment de la graphie ent à la fin du verbe : entrent ne codifie pas les sons, mais le sens, et ce phénomène *concerne à tout instant chaque mot de chaque phrase*. C'est la caractéristique essentielle et la richesse de la langue française. Son logiciel et son trésor. En cela qu'elle n'est réductible à aucune autre.

Il est étonnant qu'il n'y ait pas un linguiste pour s'aviser de distinguer l'accord dit « marotique » (parce qu'un poète, Clément Marot, l'a chanté) des engrammes, c'est-à-dire de l'orthographe étymologique charriée par les scribes, et surtout d'en mesurer la fonction particulière, sa signification et son importance de haute portée : proposons de nommer cette singularité le *vidimus*, « nous voyons », pour le plaisir d'un néologisme latin, ironique aujourd'hui, reprenant un ancien terme juridique qui assurait en tout acte la *vérification par écrit*. Le *vidimus* appelle sept brèves considérations :

1. *Le parléécrit*. Avec le *vidimus*, il n'y a pas à proprement parler d'oral en langue française. L'oral fait entendre l'écrit. L'écrit est la référence constante de l'oral. L'oral renvoie à l'écrit comme un recours continu, une sorte de sous-titrage permanent : on

*parlé*crit français. La langue française renvoie au livre idéalement. Elle est un livre qui s'écrit en parlant, une parole qui mène au livre. Avant l'imprimerie, un livre virtuel par avance !

Cette singularité relève d'une forte particularité historique : alors que toutes les langues connues furent parlées d'abord puis écrites, notées ensuite, la langue française provient historiquement de l'écrit ; ce n'est pas un hasard si « les premiers textes écrits en français sont des textes poétiques » [A. Rey<sup>22</sup>], si « la langue écrite du Moyen Age est le français, non le dialecte » [A. Goose<sup>23</sup>] et si, « très tôt, dès le IX<sup>e</sup> siècle », révèle Bernard Cerquiglini<sup>24</sup>, « les écrivains ont fait accéder l'idiome des échanges quotidiens à la permanence mémorable du manuscrit : la graphie est la forme permanente de la langue. [...] Le français national ne provient donc pas d'un terroir, mais de la littérature ».

Si toutes les langues prononcent ce qu'elles écrivent, la langue française se tient hors norme. Le parler de cette région d'Europe eût dû ressembler, « normalement », à la langue d'oc, dans laquelle tout se prononce (comme en subsiste l'accent méridional qui fait entendre « *pétanquE* »), conformément — et banalement — aux autres langues romanes de l'arc méditerranéen et à peine distinctes d'elles ; la langue française reliant quatre climats et deux mers, la mer du Nord et la Méditerranée, union rien moins que naturelle, réussit au contraire une improbable synthèse.

2. *Nuance & acribie*. Riche de deux millions de mots, la langue française est la langue de l'*acribie*, l'art du mot juste, et l'*Acribie* est son royaume. Une langue dont le premier principe, et le plus sûr, est qu'il n'y a pas de synonymes, seulement des *nuances*, ce mot français intraduisible. Les mots sont articulés avec netteté (pas de voyelles moyennes), sans déclinaison, sans cas ni particules, très *personnalisés* en somme et ne dépendent pas du contexte, à la différence par exemple de l'arabe aux taillis infinis ;

en cette exigence de discernement, en une telle *résolution* au sens photographique, réside « l'esprit de finesse » dont les principes, écrivait Blaise Pascal, sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. C'est bien cette même propriété, « la clarté logique du français, l'impeccable précision du vocabulaire, la netteté de sa grammaire » dont aujourd'hui Julia Kristeva souligne l'utilité : « cette *impossibilité de tergiverser* en langue française », préférable à ses yeux aux « ambiguïtés lexicales et aux sens pluriels, souvent indécidables, de l'idiome bulgare »<sup>25</sup>.

Les Chinois distinguent les mots 'pleins' et les mots 'vides'. Les mots pleins renvoient aux choses concrètes, les mots vides aux abstractions. Or, les choses concrètes sont garantes des mots en toutes langues : *porte*, *door*, *die Tür*, désignent sans conteste le même référent. Tandis que dans le domaine des abstractions, pour ce qui concerne la « précision », chaque langue éclaire et détaille certaines parties du Réel — le grec distingue *aner* de *anthropos*, le latin *vir* de *homo*, l'anglais *history* de *story* ou l'allemand *Mann* de *Mensch*... : à leur différence, la « clarté » de la langue française dont Voltaire *fait l'article* dans le *Dictionnaire philosophique*, cette notion fameuse, discutée parce que mal démontrée, ne tient pas seulement à son lexique mais essentiellement à son vidimus. Exemple : « *La mort de cet homme que j'ai tant désiré(e)* »<sup>26</sup>.

Le vidimus exige et permet en effet à *chaque instant de préciser ma propre pensée*. Dans ces deux propositions : « *le peu d'eau que j'ai bu(e) m'a désaltéré* » et : « *le peu d'eau que j'ai bu(e) ne m'a pas désaltéré* », comment écrivez-vous *bu* ?... « Bu » avec e, parce que le sens dominant se rapporte à l'eau qui m'a désaltéré ; « bu » ensuite sans e, parce que

c'est « le peu » qui ne m'a pas désaltéré. Vérifiez : aucune autre langue ne se soucie de cette précision.

C'est la grammaire qui pense ou la pensée qui est grammaticale. Voilà pourquoi cette discipline est formatrice et l'enseigner rend plus fort et plus libre. Entrer si peu que ce soit dans le vif d'une controverse venue de Belgique au sujet de l'abandon des accords du participe, présentés comme « trop compliqués » (on préconiserait : « les clés que j'ai perdU » ?!), engage à expliquer comment pense cette grammaire : *à tel ou tel moment de la phrase, regardez bien ce que l'on sait*. Si je parle *des clés que tu as perdues*, quand vous lisez *perdues*, vous savez qu'il s'agit des clés et l'accord *perduES*, à cet instant de la lecture, le confirme. Il en va à la fois de la logique du sens et du souci constant de l'interlocuteur.

*L'acribie temporelle*. Il est des langues qui ne connaissent pas de temporalité, comme les langues idéogrammatiques d'Asie, ou ces langues dravidiennes qui n'ont pas de mots pour *hier* ni pour *demain* ; d'autres qui se contentent de trois formes, le passé, le présent, l'avenir (l'arabe, le russe) ; or, parmi les langues romanes, qui positionnent subtilement le discours dans la très utile diffraction des temps (temporalité insoupçonnée des étudiants asiatiques qui découvrent avec stupeur et plaisir le plus-que-parfait !, le futur antérieur !), la langue française, parmi les langues romanes, avec son *vidimus* offre un discernement au laser, écrit et sonore, par exemple avec son passé simple ; relisez Arthur Rimbaud, sonnet des fugues, 1870 : « J'entrais à Charleroi. Je demandai des tartines ». Le passé simple situe une action soudaine à l'intérieur d'un passé plus lent. La nuance est écrite (l'imparfait j'entrAIS, le passé simple demanDAI) et orale : *ais* qui se prononce comme Gilles de Rais (ouvert), *rai* comme l'île de Ré (fermé). C'est précis et précieux, indispensable à tout récit.

3. *L'esthétique*. Il n'est pas indifférent que le *vidimus*, qui est une question grammaticale, soit en langue française soumis à une loi supérieure : l'esthétique. En effet, le *vidimus* se fait entendre en une alliance harmonieuse avec le souci esthétique de la langue française, c'est-à-dire sa phonation, sa petite musique — qui est assurément d'une grande beauté, les étrangers en témoignent souvent, telles les femmes russes qui, pour paraître belles sur la photo, prononçaient ces mystérieuses syllabes françaises : *pe-tite-pomme*, ces labiales grâce auxquelles la bouche comme par enchantement forme un gracieux arrondi<sup>27</sup>... — : préoccupation qui fait passer une langue du statut de moyen de communication à celui de grand système autopoétique :

il ne s'agit pas de dire que la langue est belle, toutes les langues le sont, surtout pour leurs locuteurs ; Voltaire : « la craparde est belle pour le crapaud » ; il s'agit du fait qu'en langue française l'esthétique *domine* la grammaire, et y prend part ; on dira *y-a-t-il* pour éviter un hiatus, contribution des Précieux qui n'eurent pas tous les torts : tel est l'enjeu de la langue française, qu'il ne s'agit pas seulement de parler correctement, c'est-à-dire de *parlécrire*, il faut encore la parler bien : *bellement* (le mot date de 1080).

4. *Pas de sol*. Cette esthétique va plus loin encore : à la simple condition de cet équilibre des consonnes et des voyelles (qui *implique* le *vidimus*), la langue française n'a pas d'accent tonique (que chacun peut toujours indiquer à sa guise) ; des intonations tant qu'on veut, mais pas d'accent puisqu'elle se caractérise par l'équilibre des consonnes et des voyelles, à la différence de cette *accentuation* par laquelle l'anglais se distingue socialement d'un quartier à l'autre ; pour cette raison de principe, *on n'est pas de quelque part* quand on parle français, « pas de terroir », « aucun terreau, aucune assise



locale » [C. Duneton<sup>28</sup>]; la langue française n'a pas de racines végétales — premier point d'universalité, qui révèle son orientation utopique.

5. *La littérature*. En ce sens « la langue française est par excellence la langue de la littérature » — c'est mieux si Ionesco lui-même l'affirme : comme ce grand écrivain d'origine roumaine qui a choisi la langue française pour *écrire*, comme Akira Mizubayashi, ce Japonais tombé amoureux de la langue française à la seule écoute de cette *langue venue d'ailleurs* qu'il compare à Mozart, tant d'écrivains du monde entier l'ont adoptée de même pour toutes ces raisons, sa capacité analytique (au fond son *vidimus*), sa clarté et son euphonie :

Bianciotti, Yourcenar, Beckett, Hampaté bâ, Makine, Cheng, Leys, pour n'évoquer qu'un nom par grande région du monde, rejoignent une multitude d'écrivains qui ont le français en partage dans quarante pays, Chessex, Ducharme, Glissant, Laferrière, Le Clézio, Maalouf, Mabanckou, Sansal, Verheggen, Waberi, Zouari... ou tout dire en deux noms : Yolande Mukagasana et Scholastique Mukasonga. « Si la Francophonie est un royaume, il est sans frontière » [A. Decaux] : aussi est-ce par la littérature que l'on apprend la langue française, mieux fixée parce qu'écrite, et que l'on peut enseigner dans le texte original pendant cinq siècles, et c'est par les grands auteurs qu'elle fut traditionnellement et nécessairement transmise, par la lecture qui implique autonomisation et intériorité, découverte de la liberté intérieure ; une personne.

6. *La difficulté*. Dire « *they come* » est facile ; dire *ils arrivENT* demande d'étudier deux registres différents, à l'écrit une déclinaison avec toutes ses terminaisons, à l'oral ce qui se fait entendre (s) ou pas (ent). Toute relative que soit la notion de difficulté, un éminent linguiste [A. Martinet<sup>29</sup>] l'affirme : « le français est la langue la plus difficile du monde », et dans les mêmes termes un grand écrivain : Honoré de Balzac. Encore ne s'agit-il que d'un apprentissage de principe *logique* et cependant, toute langue étant un système de contraintes, on est loin de l'ergatif basque, des 56 000 sinogrammes, de l'inextricable conjugaison du russe, de l'islandais qui décline tout même les chiffres, sinon même de l'anglais dont on oublie à quel degré de complication peut se porter la langue de Wordsworth, dans laquelle les coqs font *cockadoodledoo*... :

le *vidimus* comme mise au point de la pensée et comme vérification par écrit présente une logique que l'on peut dire en ce sens universelle (deuxième point d'universalité), qui apporte aussi plaisir et satisfaction, et vous tire par le haut. C'est pourquoi l'on ne se départit pas d'un sentiment d'imperfection en langue française, encore à l'instant écrivant cela : le francophone est sans cesse en recherche du mot exact (*acribie*), il ne trouve pas ses mots (*paralalie*) et, pour peu qu'il ait été confronté aux grands auteurs, soupçonne qu'il utilise cette langue en deçà de ses potentialités...

7. *Prestige des écrivains*. Or, la littérature étant l'art de dominer les difficultés de cette langue et d'en manifester la beauté, alors que l'on est en doute fréquemment, l'écrivain pour la société française représente une figure d'autorité, de même que l'orateur, au défi de réussir immédiatement cette forme d'art, l'éloquence, dont la conversation est la pratique parlécrite (il n'y a pas de langue de conversation s'il n'y a pas de langue littéraire) ; et ces figures planent constamment au-dessus des politiques, au point qu'à les nommer l'on verrait défiler toute l'histoire de France :

Charles VII admire Alain Chartier, Louis XI libère Villon, François 1<sup>er</sup>, poète lui-même et admirateur de Ronsard, rendant visite au fameux érudit et imprimeur Robert Estienne, attend patiemment, à cheval, que le maître achève de corriger une

épreuve ; Henri IV en pleine guerre se préoccupe de l'orthographe de *cuiller* et fait appeler Malherbe pour le consulter sur ce point ;

le cardinal de Richelieu se décoiffe devant un écrivain (ce qui est très lourd de signification, compte tenu de la personnalité de « son Éminentissime », mais encore quand on sait l'importance de cette symbolique dans l'ancien régime, puisque Voltaire, plus tard, sera embastillé pour avoir refusé de se décoiffer devant un noble), lequel Voltaire reçoit du Roi Soleil « la considération qu'on doit aux gens de lettres » qu'il revendiquait dans ses *Lettres philosophiques* (la XXIII<sup>e</sup>, 1733) ; Napoléon empereur considère son opposant Chateaubriand comme « un ornement de son règne » ; Jean Moulin rêve que Paul Valéry devienne président de la République ; le général de Gaulle s'en remet à Malraux : deux auteurs aujourd'hui en Pléiade, Valéry Giscard d'Estaing se reconnaît en Maupassant, Mitterrand, écrivain lui-même, admire et fréquente Chardonne et Duras... — mais il faut reconnaître que ce beau déroulé, ces temps derniers, a pris du plomb dans l'aile...

*L'autruisme et les idéalizations à notre insu.*

Le vidimus, qui s'apparente ainsi à ce que Jakobson appelait une fonction métalinguistique<sup>30</sup>, présuppose un sujet soucieux de savoir ce qu'il énonce et un interlocuteur exigeant, qui mérite des propos précis et vérifiables. Pourquoi l'anglais n'éprouve-t-il pas la nécessité de préciser en chaque mot le genre et le nombre ? Parce que le genre et le nombre se voient, physiquement : l'anglais se présuppose dans le Réel sensible ; les sens font le travail, qui en dispensent la grammaire, dans une culture de l'utilitarisme et du *matter of facts*, dont le symptôme est l'omniprésence du *faire (to do)*, jusque dans *how do you do*, avec « ce goût de l'empirisme qui l'oppose si fortement à l'esprit français<sup>31</sup> ». La langue anglaise se conçoit *en situation*, la langue française au contraire fait « *clarté de tout* », ne laissant rien aux approximations du pragmatisme, et recompose entièrement le monde pour son interlocuteur — qui ne va pas *sans dire*.

Une certaine conception de l'interlocuteur s'entend d'abord dans l'euphonie générale de la langue française, qui émet sur la bande passante médiane (entre 800 et 1200 kHz), travaillée par ce que Remy de Gourmont appelait *l'oreille collective* : elle se caractérise par son impressionnisme sonore (l'Impressionnisme est la langue française en peinture), refus des aigus et absence de fréquences basses, qui atteste la part éminente que prend historiquement la femme (laquelle n'a quasiment jamais de voix basse) dans l'élaboration millénaire de cette oreille collective, composant cette « petite musique de chambre » à laquelle Nietzsche l'identifie :

l'esthétique en est dominée par le e muet, la voyelle blanche qui s'amuit avec élégance et délicatesse : c'est mieux encore si c'est un poète anglais qui en reconnaît « le pouvoir discret, presque paradoxal. Invention des Français, exclusif à la langue française, le e que l'on dit muet murmure doucement tout au long des phrases, comme une mélodie souterraine ; je ne trouvais nulle part ailleurs ce petit accompagnement musical *presque silencieux* » [M. Edwards<sup>32</sup>] ;

toute en souplesse et soucieuse d'élégance, son mot-clé, la langue française s'adresse ainsi, selon sa phonation, à une *personne proche*, implique une oreille délicate, plutôt féminine, ou diplomate, ou les deux à la fois. En langue française on s'adresse à une *personne*, pas à quelqu'un (troisième point d'universalité). Il s'agit là d'une *idéalisation* constituée par la morphologie. Cette personne proche, et qui n'est pas de quelque part (point 4), exigeante intellectuellement (point 2), caractérise une idéalisation que l'on pourrait appeler *l'autruisme*. Il ne s'agit pas d'altruisme, qui concerne la morale, la vie

réelle, et qui est son *nouage* ; l'autruisme n'est pas une vertu, mais une représentation collective.

Telle est la question fondamentale des langues : elles ne diffèrent pas par les mots, qui voyagent et s'échangent par familles, elles diffèrent par *leurs idéalizations collectives*, logées dans leur morphologie : la place du déterminant (l'instant clé qui donne le sens) est culturelle. — C'est pourquoi les langues artificielles ne prennent pas, espéranto, volapük et soixante autres tentatives connues qui ont réduit naïvement la langue au lexique : leur morphologie arbitraire ne procède d'aucune pratique sociale ni par conséquent d'aucune représentation collective (une langue n'est *pas* un outil.)

Ces idéalizations ont cours *à notre insu*. La langue nous pense cependant que nous pensons en langue. La langue ne nous dit pas ce qu'est par exemple « l'Autre », qui n'existe pas en substance, mais elle détermine notre façon de le penser<sup>33</sup>. Et elle n'est pas (ne peut pas ne pas être) sans relation avec le réel effectif. Or il faut accorder à l'Insu le statut et l'importance que l'on connaît à l'Inconscient, duquel le distinguer : l'Insu se loge dans le signifié quand l'Inconscient se love dans le signifiant. En ce sens, si la notion d'« inconscient collectif » n'a pas de sens rigoureux, la notion d'Insu collectif est très claire : toute langue (et il en va de même pour les religions) conçoit d'une certaine façon le sujet, l'Autre, la relation homme-femme...

Orientées différemment sur toutes ces questions humaines, les idéalizations ne sont pas supérieures d'une langue à l'autre, elles *diffèrent*, et ré-agissent différemment dans le *nouage* au Réel de chacune. Ainsi en langue française : *l'autruisme a cours à notre insu*. Cette idéalisation affleure dans ces petits faits de langue inaperçus, d'apparence futile, mais qui ne viennent pas par hasard — et laissent entendre de grandes choses...

Examinons quatre idéalizations différentes à notre insu.

1. *Je ≠ I*. « *Je* » ne veut pas dire « *I* ». le pronom personnel français se compose de la voyelle blanche, la plus discrète des voyelles, la seule qui s'amuit ; elle peut même disparaître, *se fondre* dans *j'aime* (par enclise : *je* est *enclin* à se fondre), contrairement à tous ses confrères (I, Io, Ich, Ana, Ego...), qui restent chacun sur son quant-à-moi ; avec son e muet *je* est *tu* pour une part — au double sens d'une part muette tue. *Je* est le pronom de l'autruisme, procédant d'une culture dans laquelle « le moi est haïssable » (Blaise Pascal). La relation *je/tu*, dans la réciprocité qu'elle implique (« je deviens tu dans l'allocution », montre Benveniste), fonde une personne intersubjective qui n'est pas la même que I/You ; elle n'est pas supérieure ; mais elle n'est pas la même :

*I* se tient seul ou unique, isolé ou insulaire, solitaire ou séparé, à distance typographique de tout autre. Il s'écrit comme le chiffre I. Sa voyelle rouge aiguë peut se porter très fort au premier plan, dans les films de Woody Allen ou dans les autobiographies de Henry Miller — dans une langue qui... sent fort l'I. Pronom de l'affirmation solitaire, un *selfisme* de la langue s'articule spectaculairement, dans le Réel, à la *privacy* et à une infinité de comportements, au plan individuel comme au plan général : le selfisme s'oppose à l'autruisme.

Ce fait de langue s'étend à un fait de culture, différant dans les représentations et donc dans les pratiques sociales — inséparables historiquement de l'influence des religions : le selfisme prend part à l'histoire du protestantisme, au sens weberien, l'autruisme a partie liée avec l'histoire du regard compassionnel développé par le martinisme en pays galloromain...

2. *Vous ≠ you*. James Joyce et Ezra Pound ont échangé une longue correspondance<sup>34</sup>, au cours de laquelle, devenus familiers, ils finissent par se tutoyer.

Mais seulement... dans la traduction française et au jugé du traducteur, car ils n'ont jamais cessé de se dire *you* ! Il importe à la nuance française de distinguer vous de tu. « 'Vous' avant le baiser, 'tu' après. Le moyen de faire autrement ? » demande Jacques Drillon<sup>35</sup>. De même, le pronom *you* se déplit en deux mots français (*tu, vous*), et *your* en cinq mots français (*tu, ta, tes, vos, votre*). À qui s'adresse *you* ?, dès lors, ou plus précisément : quelle est la figure non pas idéale mais *idéelle* que désigne « *you* » ; à quoi correspond la figure de celui ou de celle dont on n'a nul besoin de savoir s'il est homme ou femme, unique ou innombrable, familier ou vénérable ? Le *client*. The *customer*. Symbolisation élaborée par la plus grande puissance commerciale du millénaire précédent. *You* s'adresse à *qui que ce soit*. *You* est un code-barre.

3. *L'Autre*. La linguistique étudie le fait de parler, jamais celui qui écoute. Il faudrait une linguistique de celui qui se tait. Et la question serait : qui est-il, celui qui se tait, dans le discours de celui qui lui parle ?, autrement dit : comment une langue conçoit-elle l'Autre<sup>[35]</sup> ? Il est défini par *le moment où celui qui parle lui permet de comprendre*. Le verbe est le roi de la phrase, si je le donne tout de suite je permets à mon interlocuteur de comprendre et de m'interrompre : l'Autre est mon égal en droit, ouvrant ainsi, par lent mais inéluctable *noyage*, un espace démocratique. (La place du verbe, telle est, au passage, le grand cadeau de la langue française à l'anglais, qui conserve toutefois une part de grammaire germanique sous la forme du génitif saxon — *Christie's auctions...*)

C'est en cela que Rivarol présenta l'ordre Sujet-Verbe-Prédicat comme gage *De l'universalité de la langue française* (1784) : il faut comprendre qu'il ne s'agit que *d'une* logique, mais c'est ce que l'on peut en déduire, *l'autruisme*, qui constitue un point (le quatrième) d'universalisation. Si je dis *je t'aime*, l'Autre est même placé avant le verbe (à « t' ») et qui sait tout de suite « à qui ce discours s'adresse ». Le *vidimus* atteste ce souci de l'Autre à tout moment de toute phrase (« les clés que j'ai perdUES »).

D'autres langues, l'allemand, le turc, le coréen, le népalais et les langues ouralo-altaïques mettent la charrue avant les bœufs : elles choisissent au contraire de retarder au maximum le verbe et rejettent le déterminant en toute fin de phrase : l'Autre est mis en attente. Elles idéalisent le locuteur dominant qui peut, avec son *Ich* écumant, assujettir ses interlocuteurs à sa guise, pendant quatre-vingt-quatre mots dans une phrase de Freud<sup>36</sup>, selon ce principe résumé dans les trois mots d'*Ich liebe Dich* : *Ich...* *liebe* (attendons de savoir qui)... *Dich* (ouf, c'est moi, jusque-là tout va bien, mais il faut encore attendre la suite)... *NICHT* !

Dans ce cas la langue française fait précéder le verbe de sa négation (ne t'), pour *prévenir*, investir le verbe afin de ménager le destinataire : la double négation, cette belle particularité de la langue française, le ne explétif offre une *prévenance*, comme on retient une branche lors d'une promenade en forêt pour épargner, à celle ou celui qui vous suit, ce que Maurice Genevoix appelait « la gifle souple d'une branche<sup>36</sup> » ...

Il y a des peuples qui passent leur vie à attendre le verbe, pendant que d'autres se demandent s'il faut un g à bu. Frappante est la différence entre les débats télévisés de part et d'autre du Rhin, quand les uns jugent les autres plus respectueux, parce qu'ils n'ont pas encore compris, tandis que les autres se coupent la parole parce qu'ils n'ont plus besoin d'écouter. Dans un film comique allemand de Lubitsch projeté en salle bilingue, les francophones rient avant les germanophones, parce qu'ils suivent les sous-titres en français.

Cette notion de *place* du déterminant dans la syntaxe suffit à la psychanalyse pour faire s'écrouler comme un château de cartes tout l'édifice de la *Phénoménologie* de Hegel, pour qui l'Autre est une abstraction creuse, et tenir pour un *amstrad* la grammaire générative de Chomsky, plate et platonicienne, qui « aplatit l'histoire<sup>37</sup> », et présuppose un locuteur abstrait, un ordre des mots universel, un monde unidimensionnel où tout se vaut, espace idéal du libéralisme. « La langue est façonnée par la culture et reflète les activités quotidiennes des individus », affirme au contraire la fameuse hypothèse Sapir-Whorf, ajoutons qu'elle la constitue, dans sa complexité, sa singularité, car la culture ne lui préexiste pas : en ce sens les idéalizations à notre insu ne se comprennent pas comme des causes mécaniques, elles sont la part utopique des langues ; mais rien sans elles ne passe dans le Réel, fût-ce pour y échouer.

À considérer le *nouage* du point de vue de l'Autre, on ne devrait pas s'étonner que les potentialités tyranniques de la grammaire aient trouvé à se réaliser en Allemagne, en Turquie, en Corée, au Népal... ; l'attente du sens (la « détermination à droite » de la phrase) implique et développe chez le sujet parlant-dominant sans cesse un complexe de supériorité, et chez les interlocuteurs dominés-sans cesse une conformation de soumission non critique — ce qui *ne peut pas ne pas* favoriser, dans la réalité historique, des dictatures dont tous ces pays, comme par hasard, ont fourni les plus convaincants exemples...

On ne s'étonne pas davantage qu'une idéalisation collective d'égalité dans la langue ait conduit, tôt ou tard, à quelque Révolution et ses répliques jusqu'à nos jours. Le *Code noir* (1685) aussi est rédigé dans la langue des Droits de l'Homme, mais alors il entre en contradiction avec ces idéalizations — celles-là même qui portèrent Louis X le Hutin à l'émancipation de tous les *serfs* de France en 1315. Les historiens devraient être à l'écoute de la langue...

C'est par ces propriétés, leurs idéalizations insues mais perçues, que « la langue française est encore considérée dans le monde comme l'héritière des Lumières (elle en est même l'outil), comme un des visages de la modernité, de la tolérance, de la laïcité, de la résistance, de la liberté ». [J.-M. Borzeix<sup>39</sup>]

4. *La relation homme-femme*. Il n'y a que trois possibilités pour les langues de concevoir la relation homme-femme. La première est de ne pas avoir à la connaître : le neutre. C'est le choix anglo-américain : *beautiful*, ou turc : *güz el*. La deuxième est de fonder la différence par deux voyelles codées, par ici ces dames, marquées par le *a* *bella*, *hermosa*, *Piękna* en polonais, par ici ces messieurs, marqués par le *o* en basses plus viriles : *bello*, *hermoso*, *belo* en portugais. Que se passe-t-il dans ce cas ? Il y a marquage au corps et naturalité de la distinction de genre.

Or, c'est une troisième solution qu'invente la langue française, qui choisit sa plus belle voyelle, pour son élégance et sa sobriété, le *e* qui s'amuit : enchantÉE... Dans ce cas le *e* muet et la proximité qu'il implique suggère avec *l'accord* du participe une *coprésence ontologique*. La langue française refuse le marquage au corps. Le *e* muet n'est pas un corps, c'est un parfum. L'accord en *ée* n'est pas un son, c'est une *brumisation*. Il est la part belle de la coprésence, discrètement prolongée et affinée ; un accord de charme.

C'est là tout un univers pour une civilisation qui dessina les coupes à champagne sur le modèle des seins parfaits de la marquise de Pompadour [A. Makine<sup>40</sup>]. La peinture française du XVII<sup>e</sup> siècle est la seule au monde dans laquelle la femme n'est pas toujours une proie qui subit les assauts d'un faune concupiscent :

dans le *Couple d'amoureux* de François Boucher, elle est consentante et cherche le plaisir<sup>41</sup>. Il n'est pas possible que soient restés longtemps sans trace les trois derniers conseils que reçut le jeune Perceval de sa mère, au moment de la quitter : « être pieux, homme d'honneur et *servir les dames*. »

Comparez *sur le plan des idéalizations* deux absolutistes, Soliman le Magnifique, applaudi dans ses couloirs par trois cents concubines de son harem qu'il peut à tout instant engrosser ou précipiter dans le « vieux puits » que l'on voit toujours à Topkapi ; et Louis XIV, le « Roi Soleil » qui retire (« ôte tout-à-fait », précise Saint-Simon<sup>42</sup>) son chapeau devant les dames, *quelles qu'elles soient, y compris ses femmes de chambre*, alors qu'il ne fait que toucher son chapeau de la main devant les seigneurs.

Cette idéalisation unique au monde (« Chez les Grecs, affirme Stendhal, jamais de galanterie envers les femmes<sup>43</sup> ») s'articule au *nomage* de comportements sociaux particuliers : galanterie (qui n'est pas condescendante mais réciproque<sup>44</sup>), marivaudage, libertinage, tout autant intraduisibles et inconnus en autres langues et cultures : « in Frankreich, dem Lande der Galanterie par excellence », admire Thomas Mann<sup>45</sup>. Il ne s'agit pas de la place de la femme dans la société, toujours à conquérir, et qui est de l'ordre du Réel politique ; mais de la représentation collective de cette *relation* hommes-femmes, qui rend possible le Réel politique :

quand la réalité est en retard sur l'idéalisation, ce qui est souvent le cas, on piétine la momie d'un « grammairien » oublié, Nicolas Beauzée qui déclara en 1767 que « le masculin l'emporte sur le féminin », sottise pour manuels scolaires, produit d'une époque de l'histoire des idées qui ne pouvait envisager un concept d'idéalisation : car une chose est la réalisation *politique* de la féminisation, tôt ou tard, des grades et des noms de métier, une tout autre est le fait que la langue française *conçoit* par avance et parfaitement la féminisation<sup>46</sup> :

il suffit d'attribuer son e muet, étudiant/e, infirmier/e avocat/e ; ne pas féminiser relève de la situation réelle politique, non pas de la langue. L'Académie française qui s'est prononcée, en février 2019, en faveur d'une ouverture à la féminisation des noms de métiers, de titres et de grades s'en remet sagement à l'usage [D. Sallenave<sup>47</sup>], comme fit Malherbe qui renvoyait à ses maîtres, « les crocheteurs du porc au foin » : le peuple ; sinon que le peuple de nos jours est aussi un public télévisuel soumis au gigantesque pilonnage d'un bouquet de chaînes d'où pleuvent *comme à Gravelotte* des milliers de mots américains par jour... :

c'est pourquoi il importe de signaler que l'enjeu civilisationnel tient non pas à la féminisation des noms de métier, mais à *la façon dont* on féminise, c'est-à-dire selon la forme de la séparation ou de l'inclusion. Il y a toutes sortes d'exceptions, mais la règle générale est très simple : toujours choisir la forme en ère ou en eure, celle de la coprésence ; quand *autrice*, malsonnante et connotée par *autiste*, est choisie contre *auteure*, c'est la séparation qui est préférée à la coprésence. Celle-ci, *auteure*, est conforme à l'idéalisation française harmonieusement indiquée par la brumisation du e muet, *professeure*, *étudiante* ; celle-là, *autrice*, par marquage au corps, penche du côté angloaméricain du développement séparé — et c'est bien pourquoi « autrice » l'emportera. L'écriture dite inclusive est ignorante de la langue française, laide, sourde, simpliste, moraliste et d'ailleurs illisible, appropriée à des relations en chiens de faïence constitue un signe manifeste de l'autocolonisation américaine, séparatiste et communautariste, opposée à la *coprésence* esthétisée de cette idéalisation en langue française. Ainsi, sans la brumisation du e muet, la féminisation « *genrée* » s'active dans le

même sens que l'écriture dite inclusive, dont on s'aveugle à ne pas voir qu'elle est exclusive : soumises aux représentations américaines, elles en propagent les pratiques, *political correctness*, *sexual harassment*, *juridisme*

Accédons ainsi à quelque synthèse : aucun doute, on peut affirmer que « *la* » langue française existe, contrairement au relativisme et au nominalisme ambiants<sup>48</sup>, il s'agit d'un grand nuage qui s'étend sur plus de mille ans, qui se transforme et s'étire sur ses lisières et qui, avec sa coloration musicale particulière, se tient parfaitement constitué en système singulier ; et l'on parle bien de *la* langue française, non pas des langages, ni des niveaux de langue, ni des variantes régionales ou sociales, ni des quartiers ou du FPA (le français parlé à Abidjan) qui participent de ce système et se subsument en lui (parfois s'en écartant, comme le *verlan*, par référence à lui), de même que les écritures variées (dont Barthes a montré qu'elles sont aussi une des potentialités de la langue), toutes relevant de cette même *koiné* ou forme commune :

*la* langue française existe, et se caractérise par trois grandes propriétés : le *vidimus* (ou le système de précision, temporalités comprises), *l'euphonie* (l'esthétique créée par l'oreille collective : zone hertzienne médiane, 36 phonèmes, équilibre des consonnes et des voyelles au principe du e muet, refus de l'accentuation), et *l'autruisme* (le rapport à l'Autre, la *prévenance* : phonation, place syntaxique du déterminant, double négation, coprésence ontologique homme-femme), trois propriétés uniques qui relèvent de son génie propre, en cela qu'elle ne les doit à aucune autre langue, et qui sont universalisables, l'ensemble constituant une entité anthropologique, en cohérence grammaticale (on pourrait appeler *grammatique* ce domaine d'étude d'une anthropologie déduite de la morphologie) ;

ces propriétés relèvent d'une communauté historique et non pas exactement d'un territoire ; elles sont culturelles et non spatiales : à l'attention de ceux qui prétendaient à une « langue québécoise », le linguiste Jean Marcel rappelait que « le français parlé au Québec ne diffère *en rien* (du point de vue de la syntaxe et de la morphologie) du français commun à tous ceux qui parlent français dans le monde » ; il y a ainsi des mots du joul inconnus en France qui sont et sonnent francophones (*clavardage, planche à neige, tuque, frette*), comme dans toute la francophonie, alors que les Français utilisent (*booster, look, gore, trash*) des mots allophones.

Il n'est rien là qui ne se résolve dans cette note d'Albert Camus confiée à ses *Carnets* : « *ma patrie c'est ma langue*<sup>49</sup> », et que l'on ne puisse comprendre, plus profondément, dans les idéalités dont la langue se soutient secrètement (jusqu'à les réaliser même, comme c'est le cas de l'auteur de *L'étranger*), où trouver des fondations communes d'identité, à tout le moins d'appartenance à notre insu, telles que l'on peut les connaître en partie, les reconnaître en *patrie*.

Ainsi peut-on définir la francophonie tout entière, et toujours extensible, comme une *communauté d'idéalisations à son insu*. Cela constitue un modèle alternatif pour le monde. Il importerait de le réaliser. Ce qui exigerait une vision stratégique.

### III. *Fredaines & métoplasmes.*

Cet édifice vacille. On ne pourrait établir en langue française aujourd'hui une *liste de Probus*, cet opuscule du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère qui colligeait les deux cents fautes fréquentes en latin, car un tel *Dire, ne pas dire* n'en finirait plus quand l'orthographe se détériore dans tous les milieux sociaux<sup>50</sup>. Pour y voir clair, il faut distinguer deux sortes de fautes : les *fredaines* et les *métoplasmes*. Les fautes d'orthographe qui portent sur

les marques étymologiques [ou engrammes, II], ont peu d'importance car ces conventions sont arbitraires ; écrire *charrette* et *chariot* avec un *r* ou deux, il faut s'en occuper, car la langue s'entretient comme un jardin, mais ce sont des fredaines ;

tandis que les métoplasmes (terme employé ici au sens d'avarie) détériorent le logiciel de la langue française : perte de la claire diction, rétrécissement du lexique par des *silures*, ces mots qui, comme le poisson du même nom, absorbent la diversité de la flore (comme *impacter*, *nickel* ou *booster*, silure américain, qui remplace *propulser*, *dynamiser*, l'oreille latine et l'oreille grecque...), réduction à deux syllabes, développement de la transitivité, du neutre (*lequel* à la place de ses déclinés), aplatissement des temps au présent perpétuel à chaque journal télévisé, disparition du passé simple, confusion générale de l'imparfait et du conditionnel [point 6], jusqu'à la Comédie française qui, oubliant sa mission de conservatoire, diffuse le monologue de Scapin dans ce temps nouveau de l'ère virtuelle que l'on pourrait appeler le *confusionnel*...

c'est le vidimus tout entier qui se détériore : « à l'université, on lit tous les jours dans des copies : *vous pouvez nous aidez, nous aidait, nous aidaient, nous aidé, nous aidés* » [P. Jourde<sup>51</sup>]. On ne s'en étonne pas si un écolier reçoit 630 heures de français de moins qu'en 1960<sup>52</sup>, si l'on apprend à lire, comme il en fut question, par les coupures de presse plutôt que dans les grands auteurs, ou si « la grammaire est négociable », comme l'affirma une ministre de l'Éducation nationale que Jean d'Ormesson surnomma *Terminator*<sup>53</sup> :

une réforme de l'orthographe peut porter (a pu porter, pour la dernière en date) sur les lettres étymologiques, avec l'affaire *nénufar*, qui sont toutes des conventions arbitraires et ne mangent pas de pain<sup>54</sup> ; autrement dit : sur les engrammes, qui sont des fredaines. Mais elle est impuissante à modifier les métoplasmes (on ne peut pas changer la place du verbe par décret), car ils relèvent des pratiques sociales, d'autant que l'école est défaillante, les médias illettrés prescripteurs, et que le numérique détériore le vidimus et toute la grammaire, percutant ainsi la langue française comme aucune autre.

La langue évolue par les fredaines (quand *tabula* devient table), mais elle involue par les métoplasmes — il est grave que les aliborons laxistes du Conseil constitutionnel et du CSA l'ignorent, qui ne trouvent pas à exercer leurs responsabilités devant un *Morandini live* sur *Cnews*, un *BFMstory*, ni rien à redire quand les « *fake news surfent sur le web* » [H. Bourges<sup>55</sup>] — ces nouvelles sortes de délinquance... Telle est la crise de langue française : la réforme sur les fredaines est inaudible ou entraîne une double réglementation, tandis que les métoplasmes américanisent sans obstacle.

On ne saurait traiter de l'admirable langue anglaise sans cette *French flippancy*, cette désinvolture que nous prête Lord Byron dans son *Childe Harold's Pilgrimage*, et non sans se plaire à rappeler la part de langue française dont elle se compose : 63%. Trente mille mots<sup>56</sup>. Ce chiffre est à la mesure de l'énorme impensé de tout l'empire anglo-américain, qui l'ignore massivement, refuse de le savoir, ainsi que l'illustra le 42<sup>e</sup> Président des États-Unis, Walker Bush : « The problem with the French is that they don't have a word for *entrepreneur* ».

Tandis que l'anglais n'était au Moyen Age, selon Antoine Berman, « qu'un idiome écrasé par le français<sup>57</sup> », la langue française fut parlée pendant quatre siècles dans les îles britanniques : les Anglais qui brûlèrent Jeanne d'Arc parlaient français (à preuve ils l'appelaient « vachère » et traitaient les Français fidèles à Charles VII de



« maquereaux mescréants »). Désormais l'anglaméricain n'est plus seulement hégémonique, il est naturel, le monde entier et le cosmos parlent anglais, de même que les Romains de l'Antiquité, comme l'atteste Charlton Heston dans *Ben-Hur*, et déjà les anciens Égyptiens, comme Liz Taylor dans *Cléopâtre*.

*Les cinq formes de l'anglais.*

Il importe de distinguer les cinq formes invasives de l'anglais dans la France aujourd'hui. 1°) Par recouvrement total. *L'anglais intégral* s'est substitué à la langue française dans nombre de conseils d'administration (Air France, Renault, Peugeot...) et autres colloques qui se tiennent en France même contrairement à l'article 2 de la Constitution.

2°) *Le globish*<sup>58</sup> : sans déclinaison, sans article, sans féminin, monosyllabique, transitive, passe-partout dans le monde entier, « cette non-langue de pure communication » [B. Cassin<sup>59</sup>] est utile pour renseigner les Anglophones qui vous demandent leur chemin directement dans leur langue, car l'arrogance a changé de camp (et cela permet au British Council de vous compter parmi les 750 millions de d'anglophones « ayant une connaissance limitée de la langue »).

3°) La situation s'aggrave avec *l'anglobal*, que caractérisent deux tropes, la *substitution* et la *désinvention*. La substitution n'a jamais eu cours en langue française : les mots étrangers innombrables ont toujours été transformés sur place, remodelés par l'oreille francophone, comme l'arabe *djouba* devient jupe, et comme Rabelais transforme *cervella* en cervelas. On préfère *mail* à courriel, *bashing* à dénigrement, *niouzlaideur* à lettre d'information, *fake news* à fausse nouvelle ou infox, *hashtag* à mot-dièse, *slikeline* à funambule, *fooding* à cuisine, *cluster* à foyer, etc., etc. :

*anglobal* désigne la langue hégémonique<sup>60</sup> qui *englobe* une autre, la parasite et s'y substitue progressivement [J.-M. Rouart<sup>61</sup>] : on ne court plus, on *run*, il n'y a plus de coiffeur, mais des *barber-shops*, etc.. De 1920 à 1930, la langue française accueillit 47 mots anglais<sup>62</sup>, aujourd'hui un par jour, dix mille en trente ans, substitution d'une langue en vue : davantage encore que par le lexique, qui ringardise de temps en temps quelques mots d'anglobal (*speakerine*), le phénomène est celui d'un changement d'oreille collective, qui constitue un *réchauffement sémantique*. La colonisation nous tient par l'oreille.

4°) Il convient d'affiner *l'anglobal* en considérant le « *franglais* » : ce terme lui-même, par son contenu équilibré, en dépit d'un emploi célèbre mais irréflecti, implique une parité entre les deux langues, un échange historique, normal entre voisins, amical même, souhaitable entre deux civilisations ; « *humeur* s'est transformée en *humour* et nous est revenue spirituelle » [F. Delay<sup>63</sup>] ; le *franglais* correspond à ce qui participe d'une écoute réciproque millénaire (un *tennis*, mot français, avec ses échanges perdants) selon des racines gréco-latines communes (technology/gie), et peut paraître acceptable pour cette raison, puisqu'il s'accorde au registre de la phonation francophone ; le *franglais* ne concerne que quelques dizaines de mots fréquents [*petit glossaire franglais*<sup>64</sup>], *l'anglobal* plusieurs milliers et leur grammaire ; le *franglais* touche à la relation, *l'anglobal* à la soumission.

5°) *L'anglolaid*, ce terme humoristique décrit une forme nouvelle, *l'imitation de l'anglais par les Français autocolonisés*. Le trope en est la *désinvention* : les Français n'inventent plus dans leur langue mais dans un anglais qu'ils imitent sans pouvoir la reproduire (par exemple l'inénarrable *maisonning*, car le français n'utilise pas ces nasales

vélaires du suffixe *-ing*, pas plus que les *tch* et les *dj* des mots anglais comme *charter*, prononcés en français comme *chapeau...*), et que les Anglophones ne comprennent pas [*petit glossaire anglolaid*<sup>65</sup>], ce dont ils se gaussent ou se navrent :

un Premier ministre, J.-M. Ayrault, annonçait une « *silver economy* », incompréhensible en anglais — qui prend statut dès lors de *langue du maître*, au sens que révèle la psychanalyse d'une *soumission imaginaire* : le Français se situe inconsciemment Outre-mer [R. Debray]. Au lexique imité s'ajoute la grammaire dominante, l'inversion Sujet-Prédicat étrangère à la syntaxe française (point 3), pratiquée de même par un autre Premier ministre, M. Valls, dénonçant « le *France bashing* », ou un autre Premier ministre encore, J.-P. Raffarin, promoteur de la « *positive attitude* »... :

« Tout ça se passait en anglais... là vous pouvez apprécier le déclin de notre langue... ç'aurait été sous Louis XIV ou mettons seulement sous Fallières jamais ils auraient osé... *Do you admit ?... mon cul !* », s'exclamait Céline dans *D'un château l'autre...* Ce grand connaisseur en matière de collaboration ajoutait ce juste commentaire qui ne le concerne que trop : « La sensibilité française s'émeut que pour tout ce qu'est bien anti-elle ! ennemis avérés ; tout son cœur ! masochisse à mort ! »

Quand l'anglobal s'empare d'un domaine, c'est irréversiblement : on ne peut revenir sur l'anglais dans l'aviation internationale ; tandis que l'anglolaïd est un choix d'autosoumission ; l'anglobal relève du Réel, l'anglolaïd de l'Imaginaire<sup>66</sup>. L'anglobal est un vecteur de colonisation ; l'anglolaïd, d'autocolonisation. La preuve qu'il ne s'agit pas de « *mondialisation* » mais d'*autocolonisation* ? La langue française dans ses idéalizations déterritorialise (point 3), tandis que l'anglolaïd relocalise, reterritorialise (en anglais *d'ici*).

S'il y avait en France une société intelligente et consciente d'elle-même, elle pratiquerait ceci : pour tout le monde, comprendre le globish ; pour la plupart, apprendre l'anglais (et quelques langues d'Europe...) ; dans sa langue : admettre parfois le franglais, mais combattre résolument l'*anglobal* et répugner absolument à l'*anglolaïd*.

La mondialisation n'est pas fatale, elle dépend des États, comme l'a démontré Castoriadis. Ce que l'on appelle la *globalization*, c'est au fond l'extension du Commonwealth — qui, pour les historiens anglais depuis le Moyen Age inclut la France et l'Irlande<sup>67</sup>. Depuis cinquante ans, la politique et la société françaises se soumettent à l'objurgation du *Speak white* que les patrons anglo-canadiens du XX<sup>e</sup> siècle placardaient à l'adresse de leurs ouvriers québécois, affirmant une supériorité de à caractère racial<sup>68</sup> :

c'est dans cette soumission que V. Giscard d'Estaing annonçant son élection en *anglobal*, diffusa en 1974 *urbi et orbi* ce double message : la langue française n'est plus la langue internationale et (à entendre *son anglais*) nous sommes incapables de bien parler la langue du maître — double infériorisation confirmée ensuite de mille manières. Quand « *casse-toi pov'con* » retentit partout dans le monde, Sarkozy fait savoir que la France n'est plus ce pays de culture que l'on croyait. Son successeur, entre autres exploits symboliques, livre l'Université à l'anglais par la scélérate loi Fioraso : Hollande a fait de la France un pays bas.

Résultat : selon le dernier classement de l'EPI (*English Proficiency Index*), la France arrive *devant* 19 ex-colonies britanniques ayant toutes l'anglais pour langue co-officielle, *de jure* ou *de facto*, pour ce qui est du niveau en anglais de sa population.

Il penche, tel un arbre millénaire, le vidimus, cette admirable singularité de la langue française et s'il s'effondre, ce sera la fin de la langue française, par oralisation, banalisation, et régionalisation : elle s'écrasera en chiac, ce patois mâtiné d'anglais du Nouveau Brunswick, français pourri en phase finale. C'est ainsi qu'une civilisation est avalée par une plus vaste, comme au ciel on observe des galaxies cannibales. Par nouage les signes *grammaticales* en sont déjà perceptibles dans la société, réduction de la prévenance, développement du moi séparé, que précèdent inmanquablement, par une autre arche de la même logique, les actes politiques — retraites aux banques, sécurité sociale aux assurances, chemin de fer concurrents, un autre Réel, américain et youropéen.

L'effondrement de la langue française en *chiac* peut survenir en deux générations, autour du 500<sup>e</sup> anniversaire de l'édit de Villers-Cotterêts, avec un beau château rénové pour l'occasion ; le rayonnement international de la langue française se joue dans les dix ans qui viennent ; et dans l'immédiat est engagée la survie de notre langue dans les institutions européennes : après le *Brexit* négocié en anglais (et « *loose-loose* » conclut M. Barnier), quand la *Commission européenne* et le *Parquet européen* imposent l'anglais déjà « langue de travail » en « langue commune » (alors que nul pays, y compris l'Irlande et Malte, ne reconnaît l'anglais pour seule langue officielle) —

peut-on espérer du président de la République française, prix Citron 2018 pour avoir déclaré que « *parler l'anglais renforce la francophonie* » [69], et qui croyait naguère qu'« *il n'y a pas de culture française* » (ce dont la langue est pourtant la preuve, le trésor et le conducteur essentiels) qu'il reprenne à son compte la vision de Victor Hugo d'une Europe qui utiliserait le français, comme le propose un journal italien [70], à tout le moins d'une *Europe de la traduction* préconisée par Umberto Eco et conforme à sa charte linguistique de 1958 : oui, on peut et doit attendre d'un patriote intelligent une immédiate et vigoureuse offensive du type pont d'Arcole [71].

À l'instant de ce dernier espoir international, survient sans prévenir une nouvelle carte nationale d'identité « *bilingue* » français/anglais ; or, dans ce document symbolique par excellence, le seul commun aux 65 millions de citoyens et qui, sous ses mots tellement chargés *nationale, identité*, atteste leurs données personnelles et physiques, un tel recours à l'anglais objective quatre messages dans l'ordre du Symbolique : *la France est un pays bilingue*, comme le Canada ou le Cameroun (alors que la France est le seul pays francophone à disposer de la langue française sur tout le territoire) ; *le français n'est pas une langue internationale*, quand la langue française est parlée sur les cinq continents : les 45 pays qui ont notre langue en partage apprécieront ; nous sommes une variante locale du *Commonwealth*, et non pas en Europe (où l'anglais n'est plus la seule langue d'aucun des 26 états membres) ;

et brochant sur le tout : c'est l'État français lui-même, et non plus ces innombrables autocolonisés, *unfrench* et fiers de l'être, que Michel Serres appelait les « collabos de la pub et du fric », c'est l'État qui méprise sa Constitution, article II, et enfreint la loi Toubon : est-il nécessaire de traduire *carte nationale d'identité*, par *national identity card*, trois mots français passés à l'anglais depuis Hastings ? Nos amis Anglais n'ont pas de cartes d'identité, nos amis Américains pas davantage (leur permis de conduire suffit) mais nous aurions une carte d'identité en anglaméricain dans la langue de ceux qui ont claqué la porte de l'Europe ? À une langue hégémonique substituons l'Europe de la traduction et sauvons les langues d'Europe. La carte d'identité constitue la ligne rouge du Symbolique. Le Président Macron prend le pont d'Arcole à l'envers.

« Nous devons au moins préserver ce que nous sommes pour garder la chance de devenir différents un jour », suppliait Camus<sup>72</sup>. Que faire ? D'abord nous dépolluer nous-mêmes de l'*anglobal* et de l'*anglolaid*. Nous opposer systématiquement aux collabos publics. Rejoindre les associations de défense de la langue française qui mènent des actions en justice. Il n'y a que les ornithologues pour ne pas s'en étonner : les oiseaux aussi nous écoutent et nous imitent, il y a une francophonie du ciel, et les hirondelles qui sont nées en France choisissent de passer l'hiver en Afrique *francophone*... Un jour, si les collabos l'emportent, nous serons quelques-uns à ne flûter la langue française que pour faire plaisir aux hirondelles.

Los Angeles – Luxeuil-les-Bains – Chaumussay, mars 2020